

ensuite le transporter sur la glace par des froids de 46 degrés. Au 15 avril 1905, par exemple, les Frères reviennent au Fort. Ils ont coupé trois cents billots et équarri cent pieds de bois. Le tout a été traîné à bras d'hommes sur le bord de la rivière.

Nous demeurons à Albany du 6 juillet au 13 juillet.

Albany ! Que de souvenirs affluent dans nos mémoires pendant ces jours de paix profonde, loin des misérables calculs humains. Bien avant 1892, date de la fondation de la résidence, les missionnaires vinrent ici prêcher aux sauvages. Celui qui a dit aux hommes : " Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ". Nous croyons voir revenir les pères Déléage et Pian qui au mois d'octobre 1859, firent naufrage à quarante milles d'ici. Nous relisons, dans le livre si vivant de l'abbé Proulx, " A la Baie d'Hudson ", la narration des souffrances qu'ils endurèrent dans la neige et sur les glaces pendant les quatre jours et les quatre nuits qu'ils furent en route après leur infortune. " Le deuxième jour, le Père Déléage, affaibli, malade, succomba sous le poids de sa charge ; ayant rencontré un sauvage de Moose, il l'engagea pour porter son paquet, une journée. Puis il reprit le bât, chancelant, titubant. Le soir du troisième jour, ils couchèrent à proximité de la hutte d'un autre sauvage. Ils supplièrent ce brave homme de les accompagner, moyennant finances jusqu'à Albany. Le père Déléage ne pouvait poser le pied à terre sans éprouver d'atroces douleurs, ses jambes se refusaient à supporter la pesanteur de son corps ; il se traînait péniblement s'appuyant des deux mains sur un bâton."

Au surplus, les Pères oblats ne faisaient que reprendre les routes parcourues par les Jésuites qui méritèrent ce témoignage de Bancroft : " L'Histoire des travaux des missionnaires se rattache à l'origine de toutes les villes de l'Amérique française, pas un cap n'a été doublé, pas une rivière n'a été découverte sans qu'un Jésuite n'ait montré le chemin."

Dès le mois de juin 1672, le père Albanel vint sur les bords de la Baie. Il était en compagnie de M. de Saint-Simon et du sieur Couture ; ils enterrèrent au pied d'un gros arbre une plaque de cuivre, sur laquelle étaient gravées les armes du grand roi, et ils proclamèrent solennellement au milieu des landes désertes et silencieuses que les pays appartenaient à la France. L'Angleterre était d'un avis différent. Dès 1678, elle avait sur la baie James trois forts : Rupert, Monsonis et Albany. Hélas ! le père s'aperçut bien vite que l'on attribuait son voyage à un but de trafic. Aussi bien sent-il le besoin, en face de cette " si fameuse baie d'Hudson tant recherchée ", d'exposer les motifs qui l'ont décidé à entreprendre si périlleuse course :

" Ce n'est pas l'attrait du commerce qui m'amène ici. Si j'ai souffert la fatigue d'un aussi long voyage au travers de tant de hasards, ce n'est point pour autre motif que celui de vous éclairer des lumières de la foi, vous enseigner le chemin du ciel et vous rendre très heureux après cette vie. Ce sont mes pensées, et ce sont aussi les pensées des Français qui m'ont envoyé ici pour vous dire que la raison principale, pour laquelle ils vous ont procuré la paix avec l'Iroquois, c'est pour vous obliger à prier. Dieu tout de bon ; votre conversion au christianisme doit être la reconnaissance de ce grand bien. C'est le second présent."

D'autres souvenirs affluent à la mémoire et font organiser des voyages d'exploration. C'est ainsi que le 10 juillet, le père Carrière, avec le frère Fontaine, qui est un mécanicien de premier ordre, nous fait monter sur un chaland à gazoline, s'il vous plaît. Nous remontons la rivière Albany à une demi-lieue de la résidence actuelle des Pères ; et sur la rive droite, se trouvent des fossés et des tranchées qui nous indiquent sans aucun doute l'endroit où s'élevait jadis le fort Saint-Anne. On retrouve des briques, des ferrailles, d'autres débris qui indiquent que là, vécurent des civilisés, qui se battirent pour la possession de ces terres.

C'est toute une épopée que l'on revit ce jour-là sur l'emplacement du Fort Sainte-Anne. En 1685, eut lieu, à la baie d'Hudson, la première de ces expéditions militaires hardies, incroyables où s'illustrèrent d'Iberville et ses Canadiens. Le gouverneur Denonville laissa mobiliser un corps de soixante-dix canadiens, et il leur donna pour chefs quatre de leurs compatriotes, officiers braves, également brisés aux voyages de terre et de mer : c'était le sieur Lenoir, et les trois frères Lemoyne, les sieurs de Saint-Hélène, d'Iberville et de Maricourt. On leur adjoignit trente soldats, commandés par MM. Duchesnil et Catalogne. Cette petite armée avait pour commandant en chef le chevalier de Troyes et pour aumônier le père Silvie.

Il faudra qu'un jour ou l'autre un de nos historiens mette à l'affiche les exploits d'Iberville qui écrivait au roi : " Sire, je suis las de conquérir la Baie d'Hudson ". Dollard a eu la bonne fortune d'avoir le sien. Quel sera celui de d'Iberville ? Il trouverait en ce Jean Bart du Canada un professeur d'énergie dans les luttes que nous devons toujours soutenir pour rester ce que nous sommes et ce que nous devons être. En attendant, nous explorons le Fort Sainte-Anne, dont les Français s'emparèrent le 26 juillet 1685, faisant main basse sur des pelleteries évaluées à plus de cinquante mille écus. Les échos nous répètent le nom du jésuite Silvie, après celui d'Albanel ; les eaux de la rivière nous semblent encore teintées du sang